



Au pays des terrils

Une pièce documentaire écrite par les élèves
de 1^{ère} S du lycée Diderot de Carvin,
accompagnés par Claire Audhuy.

Donner la parole à ceux qu'on n'a pas l'habitude d'entendre

Cette carte blanche à l'initiation au théâtre documentaire pour des élèves de 1^{ère}S aura été l'occasion pour moi de partager mes méthodes de travail d'écrivain du réel.

J'ai initié cet atelier par la rédaction d'un questionnaire permettant en quelques réponses de me dresser une cartographie personnelle de chacun. Avec ces premières informations, apparaissaient donc les personnes ressources qui leur étaient proches et qui allaient pouvoir devenir leur témoin.

J'ai ensuite invité les participants à mener des entretiens auprès de ces personnes et à les retranscrire le plus fidèlement possible, en notant l'intégralité de la discussion mais aussi les tics de langage, les détails vestimentaires, les attitudes physiques... autant de détails qui allaient les aider ensuite à prendre le relais de leur témoin et à porter sa parole sur scène.

C'est donc un foisonnement de voix qui s'offre à nous dans cette pièce documentaire :
ouvriers, anciens mineurs, immigrés fraîchement arrivés ou pleinement intégrés, mères au foyer.

Autant de portraits de ceux qui vivent au pays des terrils et que l'on n'a pas l'habitude d'entendre.

Claire Audhuy, auteur en résidence.

Bonjour,
Je m'appelle Thierry, j'ai 44 ans,
Une belle famille
et je suis ouvrier depuis 20 ans.
20 ans de métier et trois entreprises différentes,
et je fais toujours la même chose :
je travaille sur le quai.
Cela consiste à mettre les palettes dans le camion
et aussi je les compte pour voir s'il y a tout.
En 20 ans de métier, j'ai déjà eu un intérim.
En quoi consistait-il ?
La même chose que ce que je fais aujourd'hui.
Mon métier est très fatigant des fois. Je travaille dans le froid.
Je n'ai qu' un week-end sur deux.
Et quand j'ai des vacances pour profiter de ma famille et me reposer.
La nuit je travaille et la journée je dors.
Mais malgré ça, j'ai de la chance de travailler à 10 km de chez moi .
Et je n'ai jamais eu de gros problèmes de santé ...

Moi, j'ai 46 ans et je m'appelle Marie
Et moi j'ai quatre enfants et un bon mari.
Avant, j'avais fait un bac dans le secrétariat et un an à la Fac de droit.
Mais je me suis mariée et j'ai laissé tomber tout ça.
Oui, j'ai décidé de me consacrer à ma famille,mes enfants mon mari.
Maintenant, ma journée se résume à :
je me lève le matin fatiguée,
j'ouvre mes volets,
je débarrasse ma maison,
je déjeune,
après je sors pour faire ce que j'ai à faire,
je me dépêche pour préparer à manger pour ma famille,
je fais les courses s'il faut,
je m'occupe un peu de moi,
je me pose,
et rebelote,
Voilà.
Normalement, les femmes au foyer de la société devraient être considérées.
On doit faire quelque chose pour elles
que les politiques s'occupent davantage de ces femmes
qui se sacrifient pour leur famille.
Elles ont un dur métier.
Un métier comme un autre,
plus dur même,
car il faut s'occuper des enfants, les élever, les éduquer,

et c'est dur d'être une femme au 21^{ème} siècle.
Moi j'aimerais bien m'intéresser à autre chose aussi.
Mais je pense d'abord à l'avenir de mes enfants.
Et je suis pleinement heureuse de l'être
C'est mon choix
Que j'assume quotidiennement.

Wesh gros, aujourd'hui c'est les jambes 20 kg pour bien se les muscler.
Et ! Tu sais que je suis ouvrier à la Coved,
c'est le ramassage des déchets.
Je suis entré dedans en donnant mon CV
J'ai écrit dedans « bonjour Nicolas 19 ans je souhaiterais intégrer vos équipes »
Et hop !
Une semaine plus tard.
J'étais rentré !

Nicolas remet ses cheveux après avoir enlevé sa casquette.

Mon travail, il est Jded je cours,
Je porte donc ça me fait les jambes
Et les bras ensuite.
Mes horaires sont cool,
je commence à 5 h du matin.
Et, je finis a 13 h.
Je prends mon riz dinde à 11 h.
Après hop,
je repars au boulot.
Ensuite, je vais voir ma copine et après musculation.
Mon travail, c'est à cinq minutes des fois j'y vais à vélo et t'as vu,
j'ai pris des jambes grâce au boulot.

Nicolas remet ses cheveux après avoir enlevé sa casquette.

Waouai, donc un petit boulot tranquille... un peu fatiguant.

Je m'appelle Jean-Baptiste.
Je suis né le 26 janvier 2002 à Carcassonne.
J'ai des origines russe et française.
Ma mère s'occupe de mon frère handicapé,
elle est femme au foyer, et mon père est proviseur.
J'ai vraiment beaucoup voyagé, déménagé.
J'ai déménagé 4 fois déjà.
J'ai habité à Carcassonne de 2002 à 2004.
Ensuite je suis allé à Tahiti jusqu'en 2008 pour finalement déménager dans
le Nord, à Lille, jusque 2013. Mes parents et moi sommes partis à Mayotte en
2013 pour aujourd'hui, être à Oignies depuis 2015.
Il n'y a pour le moment aucun endroit où nous nous sommes réellement
sentis bien, car nous n'aimons pas un endroit en particulier, mais j'ai vraiment
trouvé Tahiti magnifique.
Ce que nous aimons vraiment est voyager.
Personnellement, j'aimerais partir habiter au Royaume-Uni,
à Londres plus précisément.
Les conditions pour trouver nos nouvelles destinations sont pour ma mère
un endroit où ses enfants soient bien scolarisés.
Mon père, quant à lui, souhaite juste voyager et veut travailler
en tant que proviseur, peu importe l'endroit.
Voyager me procure le plaisir de découvrir de nouveaux paysages,
et les spécialités des régions comme les monuments, la nourriture, etc...
Voyager a tout de même des points négatifs sur moi
car ceci a causé un isolement et un renfermement de ma part.
J'ai, de fait, beaucoup de mal à m'intégrer dans les établissements scolaires
où j'étudie, je suis plutôt solitaire et je ne m'attache pas aux personnes et
endroits où je vais car j'aime beaucoup voyager et m'attacher m'influencerait
à rester.

Je suis Moussa.
J'ai travaillé dans les mines pour la première fois en 1948 à Nîmes.
C'est à 30 km de Marseille.
J'ai passé des tests d'aptitude.
Je suis monté à une échelle de vingt mètres pour voir si j'avais le vertige.
Les faibles ou incapables ne réussissent pas.
Mon travail consistait à poser les piquets pour soutenir les fondations
(*il montre avec un livre et des stylos*).
Je posais des piquets pour maintenir les tunnels.
Éviter les éboulements.
Les gravats.
Les piquets pesaient 60-80 kg.
Toi, tu peux pas les porter.
J'ai migré de mine en mine pour arriver à la frontière belge.
La mine de Valenciennes avait une profondeur de 1000 m.

L'ascenseur pouvait prendre trois fois quatre-vingt-dix personnes.
L'ascenseur s'arrête aux différents niveaux comme dans une ruche.
Il y avait des jeunes de 14 ans qui étaient avec leur père.
S'ils faisaient n'importe quoi.
Ils se faisaient frapper.
Je les ai vus.
On a des conditions de travail très difficiles.
On travaillait huit heures par jour.
On alternait les semaines matin/après-midi/nuit.
La règle des trois.
On a un mois de congé dans l'année qui s'annule
si on a des absences,
des maladies.
6 jours/7.
On était payé tous les quinze jours.
Mais le pire c'était le gaz et le GRISOU .
Si on respire, on meurt.
Si on se repose, on meurt.
Si on s'allonge, on meurt.
Si on s'endort, on meurt.
J'ai dû respirer du gaz.
Aujourd'hui je suis silicosé à 35 %.
Vendredi je vais passer une batterie de tests.
Des prises de sang.
Des radios et un masque à oxygène.
La dernière mine dans laquelle j'ai travaillé
est celle de Oignies.
Elle avait une profondeur de 480 m.
J'ai travaillé jusqu'à la retraite en 1980.
Quand j'ai pris ma retraite,
j'ai perdu de vue les autres mineurs.
Il y avait une diversité culturelle.
Des Algériens, des Marocains, des Italiens, des Polonais et des Français.
Aujourd'hui y'a plus de mine en France.
Plus qu'en Russie et à Taïwan.

Je m'appelle Sophie,
j'ai 43 ans et deux enfants
l'un de 10 ans l'autre 14 ans.
J'ai été au lycée j'ai eu mon bac et j'ai été à la fac jusqu'à 25 ans.
J'ai été assistante sociale durant quelques années
avant de devenir mère au foyer. Dans une journée type,
je fais le ménage, la cuisine pour les enfants,
je fais du sport, je prends aussi des rendez-vous,
et il m'arrive de faire
du shopping avec ma fille de 14 ans.
Je suis divorcée depuis quelques années
et je me suis remise avec quelqu'un
et je privilégie aujourd'hui mes enfants.
Pour les inégalités dans la société, je changerais beaucoup de choses.
Je pense que les politiques devraient faire quelque chose
pour les femmes au foyer dans la société
pour qu'elles soient un peu plus considérées.
Car elles se sacrifient un peu pour leur famille
et leurs enfants même si c'est légitime pour elles.
Je ne me considère pas comme une femme au foyer
car je ne reste pas chez moi à rien faire et je pourrais
même reprendre mon travail.
Je suis déjà libre mais je voudrais plus d'égalité
entre les hommes et les femmes.
C'est important pour moi l'éducation de mes enfants car ça construit
la société, ça fait que la société est établie grâce à l'éducation :
sans, on n'est pas ce qu'on est.
Au XXI^{ème} siècle je pense que ces inégalités hommes /femmes devraient
disparaître et qu'il faudrait des lois .
J'aimerais bien reprendre le travail
mais je pense aussi beaucoup à l'avenir de mes enfants et à leur bien-être.
C'est mon choix de m'occuper d'eux et je l'assume quotidiennement.
Je n'ai pas d'autre rêve à part m'occuper d'eux.
Je connais d'autres mères au foyer.
Ma mère qui l'était elle aussi notamment.

J'ai travaillé à la Fosse 10 de Oignies où j'étais chef d'équipe Four.
Ça consistait à défumer ou à sécher les boulets.
Et après, on les envoyait dans le commerce.

La mine ça avait des points positifs.
On avait un logement.
Un emploi.
On avait le docteur et le charbon gratuits.
Mais ça avait aussi des points négatifs.
C'était dur,
on respirait du gaz,
des fumées,
C'était pas bon pour la santé.
D'ailleurs, j'ai eu des problèmes aux poumons.

On gagnait pas beaucoup.
On pouvait pas dépenser trop.
On gagnait moins que ceux des bureaux.
Pourtant on travaillait la nuit,
À Noël, et tout...
On travaillait dans des conditions très dures.
C'était beaucoup manuel.

On était obligés de prendre une douche avant de rentrer chez nous,
car on était trop noirs.
Il fallait un quart d'heure pour se laver.

Dans la mine y avait des Polonais,
y avait des Italiens,
des Algériens,
des Marocains,
et des Français,
hein !
On s'entendait plutôt bien entre nous.

Au début,
je pensais être fermier
puis j'ai travaillé dans une usine,
et quand l'usine a fermé en 1983, j'ai commencé à travailler à la mine.

On pouvait faire 8 heures, 10 heures, 12 heures et plus, des fois.
De toute façon, fallait rester à son poste tant qu'on n'était pas remplacé.

J'ai arrêté de travailler quand la mine a fermé en 2001.

Yo, j'suis Akrham Zugahar,
mon pays c'était la Syrie.
J'suis arrivé en France en même temps que la vague d'immigration,
c'était aux fêtes de Noël.
À Lille y'avait beaucoup de lumière c'était beau.
J'suis venu y a pas longtemps,
genre moins de 2 ans.
De la Syrie à l'Allemagne,
j'étais en camion,
c'était un pote de mon pote le chauffeur.
Et il m'a indiqué comment aller en Belgique.
J'ai fait du covoiturage et j'ai passé la frontière,
j'étais à vélo au matin vers Jeumont.
Pourquoi fuir mon pays ?
C'est simple,
c'était pas stable là-bas,
et je regrette mais pas trop.
Avec mon ancienne copine,
j'ai déjà mangé une boîte de pâté pour chat tellement c'était la hass.
Mais de toute façon l'ElDorado n'est pas un hexagone comme on m'a dit.
S'intégrer en France ?
J'essaie pourtant, j'apprends les habitudes françaises.
Je travaille comme couvreur, au « black » on dit ça j'crois.
J'ai pas les papiers alors s'intégrer, c'est chaud.
J'suis bloqué quand même.
Pas de maison,
alors s'intégrer,
c'est un grand mot.
Si je pouvais changer quelque chose ?
Les mentalités, j'aime pas trop.
D'où j'viens c'est normal mais les Français se bloquent.
J'suis pas un de leurs terroristes,
j'aime la France.
T'as vu comment elles sont les routes ?
Nickel, lisses.
C'est propre y'a pas d'poussières qui volent.
La politique ? J'sais pas j'ai pas d'avis.
Ça m'intéresse pas trop,
on m'a dit que c'était bizarre
et que si une dame passe, ça va être chaud pour nous.
Comme on n'a pas les papiers,
on nous attrape et on doit repartir d'où on est venu,
ça fait flipper,
j'viens de trop loin pour renoncer à mes droits.

J'ai des rêves genre avoir une femme,
des enfants,
être Français et accepté.
Mais avec mes potes du camp,
ce serait un kiffe de prendre un bateau
et faire de la pêche en mer.
J'ai 23 ans, j'suis jeune, j'ai mon temps,
je vais travailler dur pour m'en sortir.

Moi, je m'appelle Andrée, et mon mari, c'est André sans E.
Pour nous, c'est difficile de parler des mineurs
car son père est mort de la silicose.
Ce terril m'y fait penser,
ce métier n'est pas vraiment pas facile.
Il ne doit pas disparaître.
Ah ! Il est beau ce terril avec tous ces arbres que personne n'a mis.
Je me rappelle de l'ancien terril,
plus haut
mais moins boisé.
Et comment c'était avant,
avant car on ne monte plus,
on voyait toutes les communes.
Quel paysage !
Oh oui !
On ne veut plus qu'il s'envole maintenant.
Il est fascinant dans n'importe quel endroit.
On le voit et dans cette rue.
Rue de Buqueux surtout, oui rue de Buqueux, rue de Buqueux.
J'en parle comme si c'était une carte postale. En plus il sert pour l'écosystème.
Et pour toutes les fleurs qui ont repoussé grâce à lui.

Salam Aleykoum,
Je m'appelle Mohamed.
J'ai 23 ans, je vis chez mes parents et j'ai une vie plutôt difficile.
Quand on est le seul qui travaille chez soi,
Qu'on gagne que cinq dirham par jour.
C'est plutôt compliqué.

1973

Un homme arrive en ville.
Il paraît qu'il fait passer des tests pour nous faire travailler en France.

1974

J'ai réussi les tests.
Je suis prêt pour ma nouvelle vie.
On m'a assigné à la Fosse 24 à Estevelles.
Vous savez en venant en France,
je savais que ça n'allait pas être facile.
Je m'attendais au pire et je n'ai pas été déçu.
Travailler 8h par jour.
Dans de mauvaises conditions :
la chaleur
la poussière
et dans une position peu confortable.
(se met dans la position)
Tout cela en assurant sa propre sécurité.
Oui, on assurait nous-mêmes notre propre sécurité
car l'administration n'avait pas le temps de penser à ça.
Malgré tout ça, on était préoccupés par nos frayeurs,
« on savait quand on allait descendre mais on ne savait jamais
quand on allait remonter ». *(dire lentement)*
Les risques de mourir ou de nous blesser étaient multiples
mais celui qui nous effrayait le plus, c'était le grisou ou l'éboulement.
La seule chose qui nous permettait de continuer malgré ses peurs
c'était de revoir la lumière du jour.
Au travail,
j'avais des collègues
ou plutôt des compagnons,
et avec moi,
ils supportaient notre chef qui exerçait une grosse pression
et qui criait beaucoup trop.
Il y avait des moments où j'avais juste envie de partir

1991

Je pars en pré-retraite.
Aujourd'hui, je retrouve tous mes vieux compagnons à la mosquée.
Les mines ferment une par une
et chacun en est ressorti avec un membre en moins
ou la silicose.
Mais comme on dit chez nous :
Hamdollah !

Je m'appelle Zaina mais mes amis m'appellent Zina.
Je suis née en 1963 au Maroc, la même année que Mohamed VI.
Ma mère a reçu des cadeaux pour la naissance de ce futur roi.
J'avais une vie très banale.
On était beaucoup dans la famille
6 filles, 3 garçons.
Ma mère est morte jeune
à 45 ans exactement
Et mon père en avait marre de s'occuper tout seul de nous tous
donc il nous cherchait vite des fiancés pour se débarrasser de nous.
Dans les années 1980,
pas de métier.
Je rencontre un homme.
Cet homme vivait en France
mais il était né au Maroc comme moi.
En 1991, il a fini de faire mes papiers.
Il me paye un billet d'avion pour la France.
En sachant dire que « Bonjour »
j'ai jamais eu de métier.
Maintenant je parle français,
je suis toujours avec le même homme,
j'ai eu 3 enfants.
Et je suis très fière de mon parcours.

Cela fait maintenant cinq ans que je suis arrivé en France.
J'avais 12 ans à peine lorsque j'ai quitté l'Espagne en 2012.
Tout a été très rapide et très simple.
J'ai simplement pris l'avion à vrai dire
et je suis venu rejoindre mon père
ainsi que mes plus grands frères qui étaient déjà venus quatre ans auparavant
emménager ici.
La joie de notre arrivée était bien présente.
Ma mère retrouvait mon père,
leur petit rituel.

Mes tantes étaient heureuses de nous retrouver tous réunis,
mes frères et sœurs ainsi que moi renouons d'ailleurs les liens.
Si nous sommes partis,
c'est parce qu'en Espagne,
c'était la crise
mais aussi, une part, pour les études.
En France, les écoles sont gratuites,
il semblerait que c'est plus simple ici
et qu'il y ait plus de débouchés pour la suite
mais honnêtement je pense partir de France directement après les études,
le plus vite possible,
je m'empresserai de retourner en Espagne.
Je préfère la vie là-bas ;
certes la France m'a accueilli et a de nombreuses qualités
mais l'intégration et les jugements sont parfois difficiles.
Pour ma part, j'ai eu la chance d'avoir été vite intégré
grâce à mes frères.
On me donne des cours de français particuliers
pendant 3 h une fois par semaine.
Il y a eu un réel effort fourni.
Ma famille a subi beaucoup de jugements
alors qu'à ce jour nous avons tous les papiers
et on ne réside pas ici illégalement.
Je m'appelle Mohamed Abou.
Je suis un lycéen âgé de 17 ans
et je suis un immigré espagnol d'origine marocaine.

Je m'appelle Sylvie Bigotte, j'ai 46 ans.
Je suis ouvrière,
je travaille dans les entreprises.
J'ai commencé à travailler à Samsonite mais j'ai été licenciée, en 2007.
L'entreprise a été rachetée par une autre entreprise américaine.
J'ai obtenu un CDD, il y a quatre ans.
Dans une nouvelle entreprise, je suis conditionneuse vérificatrice.
En gros, je contrôle les bobines,
tu sais, ce qui permet d'attacher les lots de produits ?
Eh bien c'est ça.
Depuis que j'ai obtenu mon CDI, j'aime mon travail.
Je me suis fait des amis,
et j'ai appris que mon voisin travaille lui aussi dans cette entreprise.
Quelle coïncidence, n'empêche.

Je travaille là-bas pendant 7h30 par jour, soit 157 h 67 par mois.
C'est ce qui est marqué sur ma fiche.
Mon salaire n'est pas noté.
Comme je viens d'être embauchée, je n'ai pas de salaire fixe
mais j'espère que cela va évoluer au fils du temps.
Évidemment, j'ai droit aux RTT.
Je n'ai pas plus de 35h de travail.
Cependant, il peut arriver que j'ai des heures supplémentaires,
la plupart du temps, elles se font le samedi suivant la semaine.
Je ne travaille qu'une demi-journée.
Cela alterne selon la semaine,
par exemple, durant une semaine je travaille le matin.
Je me lève à 4h pour partir à 5h30
et une deuxième semaine, je pars à midi pour revenir au soir,
vers 20h.
Cela dépend s'il y a du monde sur la route.
Quand je suis au travail,
je suis polyvalente.
C'est-à-dire qu'à des moments,
je surveille la production
puis je change de poste pour aller par exemple sur un ordinateur.
Pour gérer les machines.
Ce qui est désagréable, c'est le bruit.
Les machines en font tellement que nous sommes obligés de mettre
des bouchons sur les oreilles.
Et puis nous avons des chaussures de sécurité.
Et notre tenue de l'entreprise.
En ce moment même, nous essayons de nous adapter par rapport à la Bel-
gique.
On essaye de travailler comme eux.
J'ai eu la chance de rentrer dans cette entreprise
car j'ai dû montrer ma détermination.
Mais si je devais refaire mes études, je ne pense pas que je retournerais
travailler dans les entreprises.
J'aurais bien voulu fabriquer des choses...

Mes origines se reconnaissent-elles ? Ce serait plutôt aux gens de répondre.
Mais oui je pense.
Je suis typé,
Bon mes cheveux maintenant sont blanchis,
mais j'avais les cheveux noir corbeau.
Je viens du sud de l'Italie comme la chanson le dit.
Mais le teint bi je pense peut aider.
On ne va pas dire de moi que je suis Suédois j'y pense.
Mon prénom en France, c'est Pascal,

en Italien (*mouvement de main pour expliquer*) c'est Pasquale.
Mon nom de famille, lui, a été collé une fois arrivé en France.
Je suis arrivé en France en 1959, avec toute ma famille.
Nous sommes venus ici car mon père s'est dirigé vers le Nord-Pas-de-Calais,
on demandait du travail dans le Nord, dans les mines,
il est venu trois ans avant nous.
Durant ces trois ans, il revenait au moment des congés,
Il revenait puis il disait « bon l'année prochaine vous viendrez avec moi ».
« L'autre année, vous viendrez avec moi. »
Ça, ça a duré trois ans. Rire
Quelques années après, je pense que la solitude ça pesait
donc il s'est dit « je vais faire venir ma famille », en octobre 1959.
Voilà quoi, ça s'est passé comme ça.
Ah oui, un souvenir apparaît,
j'ai mangé ma première banane dans le train pour venir en France
et je ne savais pas comment ça se mangeait
alors j'ai croqué dans la peau.
Je viens d'un petit village, nommé Isola di Capo Rizzuto.
Mes parents sont nés là-bas.
Mes grands-parents aussi.
On est de là, c'est tout.
Où cela se situe ? C'est dans la dernière région de l'Italie.
On sait que l'Italie est une botte dessin et donc la pointe
et la semelle forment la Calabre.

Je me souviens de ces années en Italie
que j'ai vécues avec mon grand-père qui était agriculteur.
À l'époque, il n'y avait pas de tracteurs,
ils labouraient eux-mêmes avec une charrue,
ils avaient tous le cheval de traie, la charrette.
C'était l'époque du cheval, de la charrette quoi !
Et donc mon grand-père avait des terres, elles étaient distantes du village.
Pour y aller, il fallait faire 4 km, on y allait donc en charrette.
Et quand on y allait, c'était toute une fête pour moi, je le ressentais comme ça.

J'suis arrivé ici à 7 ans,
Donc c'était macaroni nananananana.
Mais c'était entre gosses, quoi.

Il est évident que les Italiens,
ce sont les pâtes, les pâtes.
Toutes les recettes de pâtes surtout,
la sauce tomate humm.

Mes plus beaux souvenirs se trouvent dans mon cœur,
dans ma mémoire.
Mes camarades d'école en Italie me disaient :
« n'y vas pas, n'y vas pas, reste avec nous ».
J'disais : « mais t'inquiète pas moi j'veux aller voir en France
comment c'est et j'reviendrai ».
Mais ça fait 58 ans.
Et j'suis toujours pas revenu.

Mon pays d'origine, c'est l'Italie.
J'aurais du mal à dire si je me sens plus Français ou Italien, mais pour
être honnête j'ai plus mon cœur en Italie. Je suis fier de mes origines.

Je suis parti le 12 septembre 2012 (*réfléchit en se frottant les yeux*),
de Kinshasa, au Congo.
Je suis parti seul en avion pour rejoindre mon père.
J'ai laissé ma mère là-bas (*regard vide*).
(*ton d'admiration*)
Tu sais ma mère c'est vraiment la meilleure,
je ferais tout pour elle.
Cette année, ça va faire six ans que je l'ai pas revue.
Je donnerais tout pour la revoir,
et la ramener en France.
Quand j'suis arrivé en France,
le premier choc, c'était la température
Ahlala y fait vraiment froid dans c'pays, hein !
Mais changer de pays, c'est comme recommencer une vie.
C'est c'que j'ai fait :
je suis arrivé en France, j'ai tout recommencé à zéro.

Je les ai toujours vus de loin...
Ça évoque le patrimoine de notre région
Cependant je n'ai jamais été intéressé par les terrils.
Après tout
ce n'est qu'une montagne de déchets
qui n'entraient pas dans la composition du charbon
recouverte d'herbes folles.
Mon père, lui, aurait pu en parler en bien
En effet,
comme tous les autres mineurs de fond,
il a participé à la naissance des terrils.

Malgré son travail intense et difficile,
il aimait son travail et a été figurant dans le film *Germinal*
Mais moi je n'y suis jamais monté.

Moi c'est Karim,
et j'suis Algérien.
Si j'me souviens bien je suis arrivé en France en 2002.
J'ai emmené avec moi toute ma famille, ça faisait du monde !
La France,
au début,
on y est arrivé en plein cœur : Paris
J'peux pas vous dire si je m'y sentais vraiment bien.
On n'y est pas resté longtemps.
J'avais de la famille qui était arrivée avant nous dans le Nord.
On a décidé de les rejoindre.
Au départ, j'parlais pas français mais grâce à l'école j'me suis adapté assez vite,
finalement, ça sert à quelque chose l'école.
D'ailleurs l'école, je m'y suis bien habitué.
Aujourd'hui, j'suis en 5ème année de médecine
et ça marche plutôt bien pour moi.

Mon père m'a toujours dit : « n'oublie jamais d'où tu viens. »
D'ailleurs, au départ, j'avais du mal à oublier mes amis,
ma famille restée là bas.
Aujourd'hui j'me suis habitué à les revoir une fois tous les ans,
quand je retourne là-bas.
Je vois aussi que beaucoup n'ont pas eu la même chance que nous.
Étant né là-bas, je m'sens plus Algérien,
même si j'suis heureux en France,
et plus tard, j'pense construire ma case là-bas,
au bled,
pour y finir ma vie.

Bonjour, moi c'est Catherine,
Une « sale Polak » comme on me le disait souvent.
Vous savez, les polonais n'étaient pas appréciés à mon époque.

Maintenant ? Je vois du monde,
je mange comme je veux,
et je regarde la télévision en illimité,
comme une deuxième adolescence quoi, celle que je n'ai pas eue...

Dès mon entrée à l'école,
j'ai été victime de racisme,
car je ne parlais pas leur langue,
et ça a continué au fil des années.

Moi, je viens de Pologne,
j'ai immigré à 3 ans à cause du chômage.

En France, je me sentais plus libre,
mais maintenant,
avec ces imbéciles qui font peur avec des armes,
j'ai l'impression d'une troisième guerre mondiale.

Depuis de Gaulle,
la France va mal,
ces idiots ne savent pas gouverner notre si belle France.

Ce que je veux, c'est une meilleure France,
pour mes descendants.

Et mes futurs projets ?
À 90 ans,
Je veux juste mourir en paix
Et rejoindre mon mari.

Je m'appelle Francis, je suis né en 59.
Alors actuellement, je suis technicien de maintenance
dans l'outillage en usine à Douai.
Dans la période où je suis arrivé,
l'usine venait de se mettre en route.
On était à peu près, par semaine, une centaine
de personnes embauchées.
Ça arrivait pas par convois, mais presque.
Et la période était plus facile.
On était pris dans les usines juste avec un CV.
On faisait bien-sûr comme tout le monde des tests,
enfin, deux mois de test.
Maintenant, les personnes qui sont embauchées,
je dirais que c'est beaucoup plus difficile.
Parce qu'ils passent devant des psychologues,
font des tests de toutes sortes, des tests de dextérité comme on dit.
Donc sur un certain temps donné,
qui est d'une petite minute,

on leur donne des machines,
on leur donne des vis,
et il faut qu'ils réussissent à visser autant de vis dans une machine.
On est obligé d'avoir nos équipements de travail,
nos EPI et nos chaussures de sécurité.
le port de bouchons d'oreilles devient obligatoire.
C'est toujours mieux que ce qu'on a eu
parce que, tout au début, on était plutôt
dans des grands sacs avec des trous que dans des vêtements de travail.

Même avec l'ancienneté,
je travaille toujours.
Encore jusque quand, je sais pas.
Mais ça devient plus fatigant, surtout les postes du matin ;
l'après-midi ça va,
mais ... poste du matin, c'est...
Quand j'ai soit ma matinée, soit mon après-midi selon le poste où je suis,
je travaille et je bricole,
toujours du bricolage, c'est ma passion.
Là, actuellement, je suis en train de refaire une vieille voiture.

Il y a quelques années,
je m'étais coincé un doigt en déplaçant un siège de voiture,
donc je m'étais arraché l'ongle,
tout ça parce que la société qui m'a envoyé les sièges sur les palettes,
s'était trompée ;
ils avaient mis le mauvais siège au mauvais endroit.
Donc comme le robot ne pouvait pas le prendre,
on a dû le faire à la main,
et au moment où j'ai attrapé le siège,
le siège a glissé parce qu'il n'était pas sur le bon emplacement.
Mais bon, c'était juste un accident,
mon métier fait partie de ma passion.

Je savais pas quoi faire
je suis rentré au hasard dans l'échafaudage
car les études c'était pas trop ça.

Alors voilà, je m'appelle Gregory, j'ai 38 ans.
Mon métier ?
Monteur d'échafaudage,
ça fait 17 ans que je fais ça et j'aime bien.

Je travaille souvent dehors,
mais c'est dur physiquement sous la pluie et le froid.
Je monte sur les églises,
les toitures.
Des fois, je monte à 20 ou 30 m
c'est ça qui est bien mais c'est physique surtout.

Heureusement, j'ai des vacances
puis je fais du sport,
la course à pieds.
Le salaire,
ça va,
je touche 2000 euros par mois.
J'ai jamais eu d'accident de travail
sauf quelques tendinites.

Mon équipement :
chaussures de sécurité, bleu de travail, harnais de sécurité,
casque,
ceinture avec marteau
et une camionnette pour les déplacements.

Le week-end,
je travaille de temps en temps ;
le samedi le bâtiment, c'est l'ambiance.
La journée, je fais 7h-16h, du lundi au vendredi.

J'ai commencé en bas de l'échelle
on va dire, puis j'ai eu plus de responsabilités.

Suis-je Française ou Colombienne ? Dans les textes un peu des deux.
La Colombie ? Ça remonte à loin, difficile de se souvenir.
La France ? Un rêve de gosse passionnée de la langue française.
Ce rêve est devenu réalité en 2004. Il s'est prolongé puisque j'avais un visa de travail d'un an pour m'installer dans l'hexagone.
Je suis aujourd'hui citoyenne française.
Au début ce n'était pas facile. Quand je suis arrivée,
on m'a demandé la responsabilité civile.
Je demande ce que ça signifie ? On me répond
« C'est au cas où on tape quelqu'un dans la rue. »
... je me suis dit que ça devait être comme ça en France,
c'est normal ici de taper quelqu'un dans la rue..
Depuis 2011, j'ai voté deux fois. En France on se soucie trop des origines.
En Colombie on pose pas de questions par rapport à ça.
Y a plein d'autres problèmes en France.
C'est un pays métisse qui mélange plein de cultures.
Moi j'ai toujours été bien accueillie.
En même temps quand j'arrive je sais que c'est moi qui dois m'adapter.
Du coup pour les autres, bah, ça passe.
Pourtant j'ai été partout : Arras, Lille, Paris, à la campagne (où on pourrait avoir peur de l'étranger).
Jamais un regard ou une parole qui aurait pu me mettre mal à l'aise.
À ce jour, j'ai trois enfants, trois garçons.
J'ai fait une famille à la française. C'est à dire que j'ai fait comme chaque mère française que je connais.
La culture colombienne, je la donnerai plus tard, ça se fera en douceur.
Quand mes garçons me posent des questions, je réponds.
Sinon, je ne parle pas de mon Amérique latine.
Maintenant,
à tête reposée,
je te dirai que la culture de là-bas me manque de moins en moins.
Pourtant, si c'était à refaire, je changerais des choses.
Je retournerais plus en Colombie, j'aurais plus insisté pour que mon frère et mes parents viennent et me voient au moins une fois enceinte.
Pour le futur,
Je voudrais arrêter la comptabilité.
Je voudrais redevenir enseignante.
C'est ça qui me passionne.
Sans cela, je ne m'épanouirais jamais à 100 %.

N'arrête pas de remuer la jambe droite quand il est assis.

- On peut dire que ma famille est ancrée depuis plusieurs générations dans le Nord et au niveau des origines, je dirais que le plus exotique est l'origine flamande alors ça va, c'est pas trop dépaysant !

- Le symbole du Nord, si mon beau-père était encore là, tu l'aurais vite remarqué. Il parlait à fond le patois ! Heureusement, c'est une langue qui se perd parce que, sans mentir elle est pas vraiment très belle, mais en tout cas, elle me fait bien rire.

- Attends deux secondes, j'ai peut-être un objet typique.
Il parcourt la scène à la recherche d'un objet, il ne trouve rien.

Merde, j'avais un obus décoré, tu sais pour mettre des fleurs dedans. Ou après, j'ai encore des lampes à huile qui appartenaient à un ancien mineur.

- On peut aussi les ressentir dans les plats, les racines du Nord, j'y pense. Les endives au gratin, la carbonnade flamande, les frites, la bière, bref, les aliments les plus sains en somme. *(rires)*
On peut pas dire qu'on mange mal dans la région. Ça me fait penser à toutes ces petites brasseries locales qui cachent des petites merveilles et puis c'est une ambiance qui est très chaleureuse, j'adore ces endroits.

- Ça c'est un travail de longue haleine ! Regarde, plusieurs années de recherche dans les mairies à l'époque il n'y avait pas Internet ! Le livre généalogique de ma famille, j'en suis assez fier et je suis quand même remonté assez loin, le plus lointain est un cocher figures-toi. Si ça t'intéresse, je peux te le prêter bien sûr, parce qu'aujourd'hui les racines de cet arbre ne m'appartiennent plus, elles sont à toi.

Au début, il n'y avait qu'un arbre qui faisait ombre puis vinrent les mineurs.

Nous pères ont ouvert dans l'plus profond d'chez cim'tières.
Ed'leu mains i z'ont el'vé des montanes ed'terre.
Mes gins, n'oubliez point d'raconter à vous mômes.
Qu'pour être mineur, i fallot être gramint plus qu'un homme.

Reprend une voix audible.

Vous avez compris ? Sinon, je vais vous expliquer ceci. La mine était le palais de la sueur, du sang et des larmes comme disait mon père... Lorsque je suis dans l'un de ces tombeaux...

Ton grave.

Je ressentais un mélange de...

Pause, regard dans le vide et se repose sur ses mains

Tristesse, de fierté et de respect.

Pause, regard insistant.

J'ai perdu plus des trois quarts de ma famille, mes oncles, mon père.
Moi, fils d'ancien mineur maintenant disparu,
je ne comprenais pas que leur sort était scellé en rentrant dans cet abattoir.

Pour revenir aux montagnes, terrils.
c'est plus qu'un symbole,
c'est mes tripes,
c'est inexplicable,
juste un ressenti.

Ton nostalgique et regard rivé vers le haut.

Quand j'étais même, ma mère m'achetait un pantalon
et je le défonçais sur le terril le même jour. Elle me remontait les bretelles
lorsqu'elle me voyait, le pantalon déchiré, et plein de poussières.

Pause, petit rire.

Mais ça n'empêchait pas qu'elle le rabotait. C'était ma montagne à toutes les périodes et même encore maintenant.

Moi je suis Dominique.
J'ai 42 ans.
25 ans que je passe 35 à 40 heures sur les toits.
Mon premier choix était d'être bûcheron.
mais aujourd'hui je suis devenu charpentier.
J'adore mon travail.
ce que je préfère c'est être en hauteur.
l'hiver c'est moins bien,
mais bon on fait avec !
Et niveau salaire, j'ai vraiment pas à me plaindre.
Après y a des moments chiants.
J'ai eu trois accidents de travail.
ma cheville,
mon doigt,
et mon dos.
En tout cas, être ouvrier, c'est super.

*Sur scène, chapeau noir, caban noir, cure-dent à la bouche,
tic de langage « tchip ».*

Mon nom, ici, c'est Antoine,
ça sonne pas très portugais, oui
c'est parce que mes parents voulaient pour mes deux sœurs et moi,
une francisation totale.
Comme ils disaient : pour mieux nous intégrer à notre nouveau pays.

Mon père, il avait le même nom que moi là-bas : « Antonio ».
Il a fui en 44.
Il a fui ma ville natale « Sao Felix Doi Marinhia »,
dirigée par Salazov le dictateur du Portugal depuis 33.

Dans le département,
le Pas-de-Calais,
c'était dans cette zone qu'on accueillait le plus facilement les ouvriers.

J'étais alors âgé de deux ans et demi.

Très vite, mes parents m'ont transmis l'envie d'être français ;
mon pays était très pauvre, avec à sa tête un monstre.
On réalisait la chance qu'on avait d'être ici.

Au fil des années, je me suis senti de plus en plus français
malgré mon accent,
ma couleur de peau,
et les « sales portos », « retourne là d'où tu viens », qui en découlaient.

J'ai voulu tout oublier de ma terre,
je voulais me détacher de ce pays :
plus d'objet portugais,
le minimum de plats traditionnels :
la « roure » et le poisson.
Je me sentais trop bien en France pour penser à là-bas.

Plus tard, j'ai formé ma famille,
eu quatre enfants - une fille, trois garçons -
à qui je ne voulais pas du tout transmettre mon héritage.
Ça n'empêchera pas Serge, mon fils, d'y repartir pour retrouver nos racines.

Pour ma part,
j'ai trouvé mon pays,
tout chez moi rime avec la France,
et c'est mieux ainsi.

Toute ma famille est ouvrière.
Je suis ouvrier depuis l'âge de 22 ans après mon service.
C'était facile pour moi d'entrer dans l'entreprise,
mon père était le meilleur ami de l'ancien chef.
Bon, avec le temps je dois admettre que l'entreprise a changé.
Et que les conditions ne sont pas au top.
En plus,
avec une famille avec un bébé et une ado,
c'est pas facile, hein !
Le meilleur ami d'une adolescente, ce sont les magasins,
et avec mon salaire versé en deux fois par mois - c'est pas évident.
Au travail, il y a une bonne ambiance avec les collègues.
On fait souvent des petits jeux pour savoir
qui va chauffer sa gamelle en premier.
Les journées sont longues :
partir à 5h30 du matin et rentrer vers 18h30.
J'ai pas beaucoup de temps pour moi et pour ma famille.
Mon patron, en plus, une vraie gueule de con !
Toujours en train de juger mais jamais en train d'agir.
Au fil des années, l'entreprise devient du n'importe quoi (*en écartant les bras*)
J'ai parfois l'idée de tout quitter.
À quoi bon rester si ça me correspond plus (*en soufflant*)

*(Souvent il cligne des yeux, fait du bruit avec sa bouche,
il ne sait pas rester en place)*

Je m'appelle Murielle,
j'ai 62 ans,
je suis née le 29 août à Lens,
je suis Française.
J'ai travaillé comme secrétaire.
J'ai commencé tôt et très bas
car je voulais prouver à ma mère que j'étais capable de réussir,
elle disait toujours que ça servait à rien l'école.
Mais aussi pour plus vite partir de chez moi,
car ma mère avait des préférences entre ses quatre enfants.
Mon père qui était mineur, j'en étais proche.
Avec ma mère c'était compliqué, elle me mettait de coté.
Cela fait des années qu'on vit ici, que Liévin voit notre famille grandir.
J'avais un petit voisin algérien,
je me souviens plus de son prénom
mais j'étais comme sa grande sœur ;
j'aimerais bien le revoir ce petit
c'était comme la famille agrandie,
on vivait ensemble.
J'ai quitté la maison à 18 ans,
et j'ai réussi à m'en sortir dans la vie malgré une enfance difficile.
J'ai eu deux enfants et trois petites filles.
Au jour d'aujourd'hui, je vis avec ma plus grande petite fille et j'essaie de lui
montrer le bon chemin.
Je veux qu'elle réussisse dans la vie.

Non, j'ai pas voulu être ouvrier , je voulais être policier.
C'est parce que je sortais, je faisais le con, puis voilà.

J'me prénomme M. Dievart Lionel, j'ai 50 ans.
Ouais, ouais j'travaille toujours bien sûr.
À Lesquin.
J'suis préparateur magasinier.
Les relations ?
Qu'avec les collègues, c'est bien. Le patron : rien du tout.
Au pire on l'voit pas l'patron.
Puis j'mange au travail avec ma maîtresse.
Non, avec les collègues, les collègues mâles.

Le smic, c'est pas assez pour vivre,
mais j'fais partie des meubles quand-même.
Bah ouais.
Si c'était à refaire,
je ferais d'autres études
pour un autre métier.

Pour trouver un métier qui paye.
Pour le salaire.

Je m'appelle Carine, j'ai 37 ans
et je suis Conditionneuse chez Centurion depuis 2004, octobre 2004.

mains jointes

Une pause quand on est du matin,
une quand on est de l'après-midi,
une pause de 20 minutes,
c'est ça être ouvrier.

Aujourd'hui, j'ai arrêté, mais je reprends, là, en juillet.

Et qu'est-ce-que j'ai fait pendant ce temps ? Bah je m'occupe de mes enfants,
c'est déjà beaucoup en fait.

Pourquoi j'aime ce travail ?

Bonne question.

Mon endroit préféré ?

C'est là où tu fais tout « quesqui » est fromage.

Mes collègues ?

Certains sont sympas, mais certains seulement parce que y'en a des moins
cons que les autres.

Et mon patron ?

J'en parle pas.

Je lui parle pas, sauf quand il fait des soirées Centurion et que j'y vais.

On me demande quels sont mes objectifs professionnels ?

Ben, tu veux réussir quoi à part mettre les fromages dans le carton ?

Si je refaisais mes études aujourd'hui,

je choiserais pas les études que j'ai faites.

Parce qu'avoir les mains abîmées par le froid,

ramasser les produits et les mettre en carton, c'est ennuyant.

Le truc que je préfère dans mon métier c'est... Je sais pas... parce qu'il y a du
bon fromage ? Oui, manger je crois.

Quand je suis au travail, j'espère juste faire mes 7 heures et rentrer.

La politique, je m'en fous, ni gauche, ni droite.

Moi j'aime manger du fromage

et qu'on ne m'ennuie pas,

et c'est tout.

Bonjour, je m'appelle José,
J'ai 72 ans, je suis un immigré portugais. J'ai immigré en France
parce qu'au Portugal c'était la guerre.
J'ai immigré clandestinement en 1970.
Je suis venu à pieds avec un groupe de passeurs.
Je n'ai pas envie de retourner dans mon pays
car la France m'a bien accueilli,
et de nos jours le Portugal est en crise économique ;
je me sens beaucoup mieux ici,
car quand je suis arrivé,
J'ai vite trouvé un travail.
La société française est très sympa,
malgré que j'ai eu à subir un peu de racisme.
J'ai réussi à avoir les papiers français 8 mois après.
Je me suis aussi marié à une française.
Et nous avons eu 5 enfants.
Malheureusement, j'ai immigré seul.
Toute la famille est restée au Portugal.
Je n'avais pas de famille en arrivant en France.
Mais je leur rends visite tous les 5 mois.
Je ne travaille plus car je suis à la retraite.
Mais j'ai travaillé toute ma vie en France dans le bâtiment.
C'est la galère pour entrer en France, il y a trop de contrôles.
Mais aujourd'hui,
J'ai une bonne situation, je suis marié, retraité,
J'ai une maison avec une piscine.
Je ne regrette pas d'avoir quitté le Portugal
Il y a trop de crises.
Le voyage a pris deux semaines.
J'ai subi deux chocs en France.
Le choc solaire.
Et aussi les limitations de vitesse.
Quand je suis arrivé en France,
je ne parlais pas un seul mot français.
La première boîte de conserve que j'ai achetée au supermarché
était de la nourriture pour chiens.
Je ne souhaite qu'une chose maintenant,
mourir en paix.
Et je remercie la France qui m'a accueilli du mieux qu'elle pouvait
Je suis Français
Et vive la France Calay.

Bonjour,
Moi c'est Raimondo, j'aime mes enfants et les pâtes.
Pourquoi les pâtes ?
J'suis Sicilien, fils d'immigré.
Moi, j'ai été qu'une fois en Sicile avec Natal et ma sœur Rosa y'a maintenant
40 ans ... J'suis né en France mais mes parents en ont bavé pour arriver
jusqu'ici.
En même temps , quand c'est la misère dans ton pays et que t'atteris chez les
Franchouses
à la Titanic
sans iceberg et dans la camionnette de tonton Nino
on se dit qu'on a connu mieux...
Mon père me l'a raconté souvent ce périple.
Pour qu'on sache la chance qu'on a d'être là.
Mais moi, à l'école j'avais pas de chance d'être arrivé là...
C'était des insultes du genre :
« Eh le macaroni », ou « retourne dans ton pays, rital de merde ».
Du coup, je me battais souvent.
Et mama n'était pas contente.
Mon père il aimait pas les Français
Ils sont ingrats et
ils le respectent pas alors qu'il s'est tué aux mines
pendant 30 ans pour ce pays.
Moi les Français
même s'ils étaient détestables
Ils me dérangent pas plus que ça
J'avais deux amis français :
Dupont et Laclinche.
D'ailleurs, y' avait pas beaucoup de Français dans mon école
À part les Polaks et nous les Ritals.
J'suis pas resté longtemps à l'école,
j'ai arrêté à 14 ans.
Car mama s'en sortait plus seule.
Et mon père avait besoin de nous pour le travail.
Alors moi j'ai travaillé un peu dans les champs.
Et puis après, comme j'étais le plus jeune,
alors j'aidais ma mère
Ah ! Ma mère ! Mama ! Nona ! Maria !...
Elle a tellement fait pour sa famille
Toute sa vie.
Elle a eu du courage avec ses enfants.
Et d'avoir pu supporter mon père pendant 66 ans.
Faut dire qu'à l'époque, ça durait...

Elle s'appelle Sarah.

Elle a 16 ans et elle habite en France.

Son père est ambulancier et sa mère est mère au foyer.

Elle a deux sœurs, une de 23 ans et une autre de 19 ans et un frère de 15 ans.

Chaque année, elle va en Tunisie en famille.

Sarah adore voyage : elle rêve d'aller en Égypte voir les pyramides au Moyen Orient et aussi en Asie Centrale.

Elle aimerait découvrir de nouveaux paysages, de nouveaux horizons...

Sarah est née à Lomme pour ensuite aller à Lille et enfin à Carvin pour trouver une vraie maison.

Elle voudrait être maître de conférence pour dire son point de vue.

Un jour, Sarah, qui aime aussi faire de la gymnastique, voulait faire une roue mais ce jour-là elle s'est cassée le bras. Elle est partie « dans un hôpital privé » et les médecins ont réussi à replacer l'os cassé. Depuis ce jour-là, elle doit une fière chandelle au médecin.

Ouvrier depuis mes 19 ans dans une fonderie.

J'aime mon travail

malgré les dures conditions de travail. En effet je suis enfermé près de 6 heures par jour au contact d'un four géant dans une combinaison.

Si je devais refaire mes études ;

je n'hésiterais pas à travailler d'avantage à l'école pour faire un métier plus reposant

et qui gagne mieux sa vie

(Je gagne aux alentours de 1700€ par mois).

Je me suis déjà blessé au travail

à force de porter des charges lourdes.

Je suis très proche de mes collègues de travail avec qui je prends mes pauses déjeuner sur mon lieu de travail.

Pendant mon temps libre, je bricole et je joue à la console.

Textes de Léa Becquet, Meziane Belaid, Lucas Bigotte, Laure Boidin, Benjamin Campagne, Alexis Censier, Hugo Crombet, Julien D'Hondt, Matthieu Dambrunne, Zeineddine Dbiliz, Benjamin Debray, Julie Deforge, Steven Delval, Angelina Demeco, Estelle Duhem, Yassine El Abbassi, Théo Flanquart, Laëtitia Helon, Alexis Klemesiak, Younès Lebouazda, Caitline Lefebvre, Valentin Leseute, Carla Licata, Alicia Magnier, Salim Oufriche, Yanis Ouramdane, Jean-Baptiste Papineau, Loïc Petit, Sophie Ponsin, Nicolas Soriano, Céleste Vandorpe, Julie Vansimaey, Amélie Willems, Fayrouz Zouarhli.

Musique de Loïc Petit. Merci à Aurélie Hourdequin pour sa complicité et sa confiance.
Relecture : Alice Zymny



Claire Audhuy est auteur de pièces de théâtre documentaire qui interrogent notre monde et donnent la parole à ceux qu'on n'entend pas : Dieu, les caravanes et les voitures / Frères ennemis / Les Migrantes / Pas de chips au paradis... Claire Audhuy choisit de s'intéresser à des thématiques très actuelles et se penche sur notre société afin de se faire historienne de notre présent.

Elle est aussi spécialiste du théâtre concentrationnaire. Depuis 2004, elle dirige la compagnie et maison d'édition Rodéo d'âme : www.rodeodame.fr

De janvier à mai 2017, elle est auteur invitée dans le cadre du Contrat Local d'Éducation Artistique mis en place par la DRAC, l'Éducation Nationale et la Communauté d'Agglomération d'Hénin-Carvin. Elle a mené des projets pédagogiques dans les établissements scolaires de l'agglomération.



Au pays des terrils

Ce projet a été réalisé dans le cadre du Contrat Local d'Éducation Artistique porté par la Communauté d'Agglomération Hénin-Carvin, en partenariat avec la Direction régionale des affaires culturelles des Hauts-de-France, le Rectorat de l'Académie de Lille et la Direction départementale des services de l'Éducation nationale, le soutien du Conseil Départemental du Pas-de-Calais et du Conseil Régional des Hauts-de-France.

